

Trace que laisse
derrière lui
un corps
en mouvement

SILLAGE

- Mensuel publié par Le Channel, Scène nationale de Calais. N°44, février 1997. -

UN HIVER
PAR LE

Battre le fer tant qu'il est chaud, le croiser contre tous les marchands d'apparence, les faux démocrates, les vrais intégristes, plaider et agir pour une fête de l'esprit. Autant traverser l'Atlantique à la nage ! Et pourtant il faut bien essayer, vaille que vaille. Enfin, en février, c'est par le sud qu'on s'y prendra. Le sud, c'est ce qu'évoque déjà le prénom de Jilali. C'est en effet Jilali et quatorze de ses jeunes camarades qui exposeront une sélection de travaux réalisés au cours de l'atelier de photographie qu'a dirigé Marina Cox depuis avril 1996. Le sud, c'est encore ce que ramène dans ses bagages Ahmed le subtil, Ahmed le philosophe. Ahmed, c'est l'arabe errant, philosophe goguenard, Charlie Chaplin du sable. Le sirocco souffle où il veut, il suffit de le faire voyager. C'est l'idée qui est venue à l'auteur Alain Badiou, dans deux spectacles, l'un pour les grands, l'autre pour les grands et les petits. Alors décidément, en février, c'est par le sud que la température va remonter et que germeront les fleurs d'une culture débridée.

LES TOURS D'AHMED

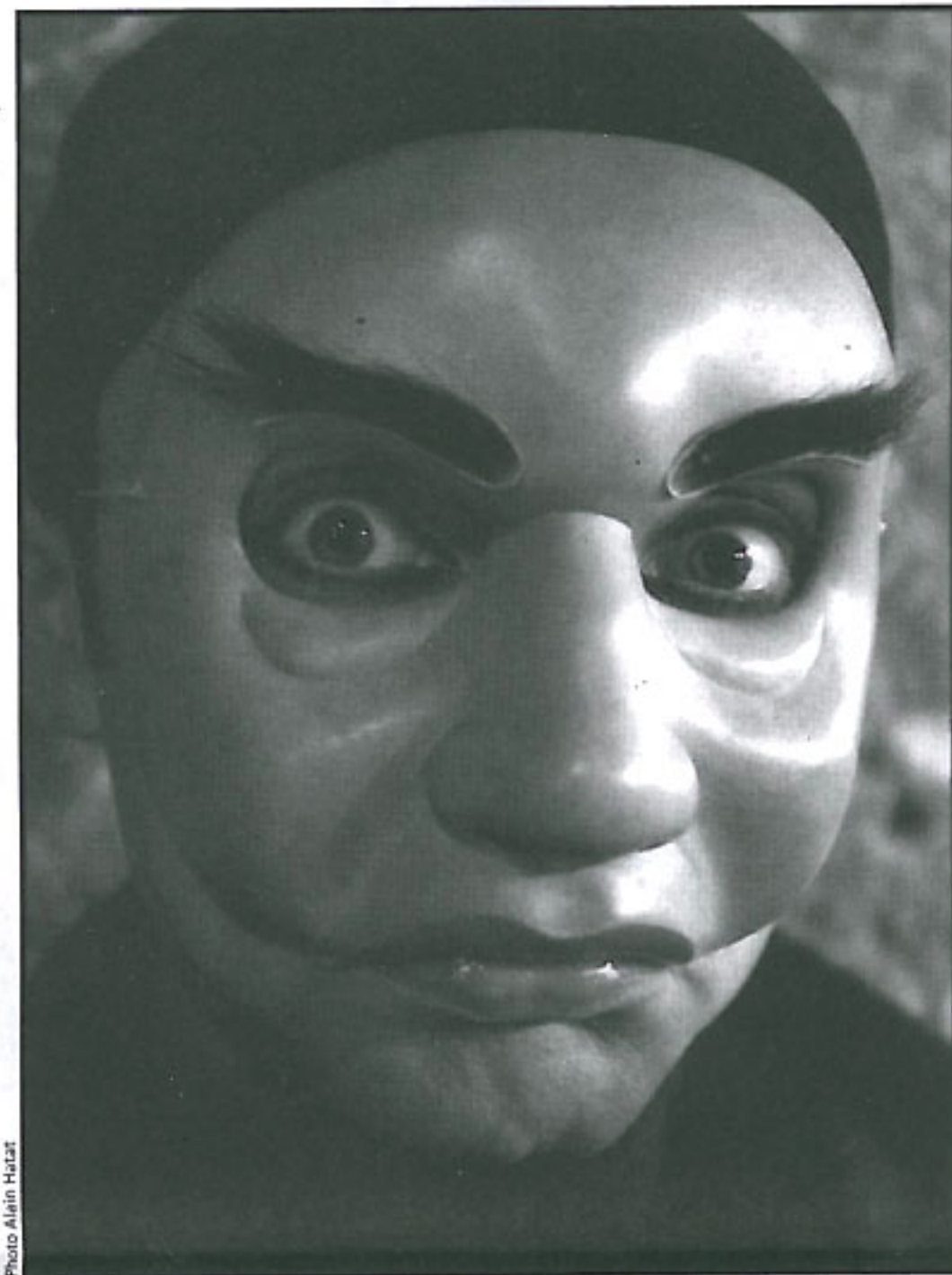


Photo Alain Badiou

Alain Badiou a écrit trois autres pièces autour du personnage d'Ahmed : *Ahmed philosophe*, *Ahmed se fâche*, *Les citrouilles*. C'est avec *Ahmed philosophe* que nous convions les jeunes pour un festin théâtral tout pétri d'humour et d'intelligence. La pensée n'est pas réservée aux grands, ne laissons pas l'enfance en jachère. Voilà ce que nous explique Alain Badiou : « J'ai souvent discuté avec Antoine Vitez de l'extrême importance du théâtre pour enfants. Antoine considérait que le théâtre devait être aussi le théâtre pour enfants. Il avait, là-dessus, toute une série d'idées, de points de doctrine. Il pensait que le théâtre pour enfants devait être fait avec la même attention, la même exigence artistique que le théâtre pour adultes, que ce n'était pas un « sous-théâtre » mais, au contraire, un théâtre singulier, difficile. J'étais d'accord avec lui. Les enfants ont un rapport très profond au théâtre, déjà dans leur façon d'être, dans leur goût du déguisement, dans leur goût du masque. C'est un public qu'il faut traiter avec respect et ne jamais sous-estimer. D'autre part, j'avais constaté, avec *Ahmed le subtil*, que de jeunes spectateurs, très jeunes même, en dépit du fait que toute une série d'allusions politiques leur passaient par-dessus la tête, avaient un rapport direct avec la situation théâtrale, avec le personnage

d'Ahmed, qu'ils étaient très enthousiastes. Et l'idée de faire d'Ahmed un opérateur de théâtre, directement, à destination des enfants, me réjouissait beaucoup. Donc, cela a été la rencontre entre une remarque occasionnelle et la conviction profonde que le théâtre doit s'adresser aux enfants, qu'il doit leur donner, autant que faire se peut, l'habitude du théâtre. L'avenir du théâtre, c'est aussi qu'il sache s'adresser aux enfants. J'ai été très content d'avoir à le faire. Mais jamais je n'ai écrit les petites pièces d'*Ahmed philosophe* en me disant : « Attention, c'est trop compliqué pour un public enfantin ». Je me suis installé dans l'idée que c'était pour les enfants. Ensuite, je les ai écrites comme un « pro », si je puis dire. (...) Comme Guignol, Ahmed doit absolument s'appuyer sur les réactions du public, sinon il ne se passe rien. Effectivement, Ahmed - à des degrés divers, parce que le personnage est, en même temps, compliqué, stratifié - a la dimension d'une marionnette vivante, du pantin matériel. C'est pour cela aussi qu'Ahmed est un opérateur théâtral qui ne peut pas être lié à une seule pièce.

Ahmed philosophe
Alain Badiou
Comédie de Reims
Jeudi 6 et vendredi 7
février 1997 à 20h30
au théâtre municipal

En 1984, alors que son ami Antoine Vitez monte *L'écharpe rouge* avec Georges Aperghis, Alain Badiou (romancier et philosophe) fait le pari de lui prouver que la farce moliéresque (que l'animateur de Chaillot n'a pas en grande estime) est une forme théâtrale puissante. Il décide donc d'écrire *Ahmed le subtil* à partir des *Fourberies de Scapin*, en projetant les personnages de Molière dans la France banlieusarde de notre fin de siècle, (...) banlieue où règnent la délinquance et le pouvoir politique, friand de magouilles électorales. Les pères se dupliquent étrangement en deux parties de figures caricaturales : Argante devient Moustache, contremaître raciste et violent qui dépend étroitement, pour sa promotion, de l'épouse de son patron nommée Madame Pompestan, elle-même députée d'un parti conservateur, le PRRRF. Géronte trouve son écho en Lanterne, maire communiste - et ennemi de la bourgeoisie Pompestan - qui use de tout son pouvoir démocratique sur un quatrième larron : Rhubarbe, animateur social, syndicaliste actif de la CTTT, salivant dans l'attente de l'octroi d'un local pour ses activités. (...) Cette métaphore n'est pas innocente et quand dix ans plus tard Alain Badiou rencontre Christian Schiaretti, directeur de la Comédie de Reims, la décision est prise. La pièce sera montée. Christian Schiaretti adhère immédiatement aux intentions de la pièce comme il le dit lui-même : (...) Lorsque j'ai lu *Ahmed le subtil*, je me suis senti aussitôt en phase avec cette écriture.

Je trouve qu'Alain a une langue, une vraie langue. Belle et musclée. J'aimais beaucoup la double dimension de sa pièce : réflexive et populaire. J'aimais, dans ce texte, ce qu'il pouvait y avoir d'apologie du mauvais goût. Actuellement, on se trouve confronté à un académisme sournois. Dans le marécage du tout culturel et du tout créatif il y a une certaine critique qui a envahi tout le champ réflexif du théâtre. Elle en assume la transcendance analytique. Jusqu'à l'influencer dans une fausse esthétique d'une fausse marge entretenue. (...) La façon de mettre « les pieds dans le plat » de Badiou me semblait juste (...). Je sais que les exclus dont parle Alain Badiou, les gens qui vivent dans la douleur du social et de l'être sont des gens gais. S'ils étaient tristes ils mourraient. Les complaisances compassionnelles sont un luxe. Du point de vue des causes internationales comme du point de vue de nos banlieues, c'est une insulte à ceux qui souffrent. Avec Alain Badiou j'ai trouvé un philosophe d'appétit. C'est un homme de jouissance. J'aime chez lui cette appétence et cette simplicité. C'est un homme de curiosité, d'humilité et d'intelligence : c'est vraiment un philosophe. Je trouve que le théâtre manque de tout cela. Donc j'avais besoin de lui. Nous avons eu, Alain Badiou et moi, une espèce de connivence intellectuelle et politique, c'est-à-dire énergétique.

Ahmed le subtil ou Scapin 84
Alain Badiou
Comédie de Reims
Samedi 8 février 1997 à 20h30
au théâtre municipal

ŒDIPE RAPPEL

O vous qui êtes venus au monde, sans le savoir regardez venir devant vous, sur un plateau un héros du grand théâtre de la vie cet Œdipe, qui savait les énigmes un des hommes les plus forts au monde le ciel s'est abattu sur lui il fut meurtrier de son père, sans le savoir il a labouré celle qui l'a fait naître, sans le savoir du champ même où il fut semé sont sortis des enfants ses frères et ses sœurs, sans le savoir et quand il l'a su, il a saccagé ses yeux pour ne plus regarder la vie, et la mort, en face honni des dieux, il est encore là quelque part, sur la route avant de disparaître sans laisser de traces.

Œdipe à Colone
de Sophocle
Les Fous à réaction (associés)
Jeudi 30, vendredi 31 janvier 1997 à 20h30
et samedi 1^{er} février à 20h30 au théâtre municipal

PUTAIN DE PIÈCE!

Jean-Paul Sartre écrit rapidement *La putain respectueuse*, au retour d'un long reportage aux U.S.A. et plus spécifiquement dans le Sud religieux blanc.

En novembre 1946, elle est jouée au Théâtre Antoine en seconde partie de *Mort sans sépulture*. Elle est mal accueillie : on la dit :

Grossière
Elle devient *La p... respectueuse* qui rentrera dans le langage commun pour désigner une prostituée.

Expéditive
Lâcheté, impuissance, corruption en un acte et quatre tableaux.

Ingrate
Les américains viennent de nous faire gagner la guerre. Ils séduisent le monde entier. Pourquoi s'en prendre à leur pudibonderie ?

Militante
Féminisme et racisme.
Classe contre classe.
La pute contre les riches !
Mais cinquante ans après ?

D'abord *La putain respectueuse* retrouve son titre. Et aujourd'hui une putain qui défend un noir mis à mort, cela pourrait bien se passer en France.

Cette « respectueuse » d'ailleurs n'est-elle pas très ordinaire ? Peut-être une voisine croisée sur le palier qui fait l'occasionnelle pour arrondir ses fins de mois difficiles ?

Ce sénateur obséquieux ne ressemble-t-il pas à un politique propre et lisse qui cherche les foutes avec une foi suspecte ? Ce noir, la mort aux trousses, ce n'est pas ce marocain noyé par les skins de Le Pen, entre autres ? Cinquante ans après, cette pièce n'est-elle pas très ordinaire : ni militante, ni expéditive, ni grossière, ni ingrate, mais actuelle ? Là est l'enjeu, puisque on qualifie l'écriture de Sartre de vicillotte et ses personnages de stéréotypes : le bon Noir (oncle Tom), la brave pute au grand cœur, le vilain politique, le falot amoureux. Mais, c'est quoi un stéréotype ? La pute, la blanche, la poupée, mais la femme aussi ! Le black, le baisé, le client mais l'espoir aussi ! Le père, l'homme, le chef, mais le client aussi ! Qui se cache derrière le stéréotype ? Il est où notre « nègre » aujourd'hui ? Y-a-t-il du sens à dire « nègre » ? Si ce nègre hurle sa légitimité mais reste l'étranger, l'autre, l'inconnu ? Trouver où un assassin n'est pas extraordinaire ! Où une putain nous ressemble ! Mais c'est quoi une pute ? Sartre permet cette lecture. Il faut le relire tout neuf et profondément.

La putain respectueuse
Jean-Paul Sartre
Paul Minthe
Samedi 1^{er} mars 1997 à 20h30
au théâtre municipal

J'éprouve souvent, moi aussi, un sentiment d'insatisfaction devant la vie qui m'entoure et à laquelle je participe, je n'aime pas davantage les monotones banlieues verticales et je plains ceux qui ne connaissent pas la vie de l'esprit. Je formulerais toutefois mon accablement un peu différemment. La démocratie est belle quand elle affronte ses ennemis : la contre-révolution, les totalitarismes nazi et communiste, les intégristes religieux. Laisée à elle-même, elle est envahie par ses propres perversions, conséquences infernales de ses meilleures intentions - et, pour cette raison même, plus difficiles à combattre. Le dénominateur commun de ces perversions c'est, me semble-t-il, notre tendance commune à transformer les moyens en fins. On pourrait donner, de cette tendance, les exemples les plus divers.

Le travail physique harassant a été progressivement remplacé par l'action des machines. Libéré des contraintes matérielles humiliantes, chacun se sent confirmé dans sa dignité d'être humain à part entière. Pourtant, poussée à l'extrême, cette même logique s'autodétruit. Pour partir de détails volontairement anecdotiques : grâce à l'automatisation, les parkings des villes n'ont plus de gardiens ; résultat, à minuit les consommateurs secouent désespérément des machines qui refusent de rendre la monnaie et, d'un autre côté, les anciens gardiens s'inscrivent au chômage, où ils perdent non seulement une bonne partie de leurs revenus mais aussi, justement, leur dignité. Le droit au repos hebdomadaire et annuel est une remarquable conquête de la démocratie moderne. Si les loisirs deviennent le but de la vie, cependant, rien ne va plus. Puisqu'il faut les meubles, on produit

de plus en plus de spectacles et divertissements ; pour ce faire, on traite la réalité comme si elle était de la fiction, on efface la frontière entre réel et virtuel : il le faut si l'on veut que cette réalité puisse être vendue et consommée. Le sang de la victime sèche moins vite que l'encre en bas du contrat d'exclusivité qui lie le meurtrier à une chaîne de télévision, à une maison d'édition. D'autre part, croyant obéir à un prétendu principe de plaisir, nous consommons l'un après l'autre les délices prescrits ; mais l'accumulation de divertissements n'apporte pas la satisfaction escomptée. Au-delà du repos, nous avons besoin qu'on ait besoin de nous. Le confort comme le repos font partie de ces biens dont l'absence nous peine mais dont la présence n'apporte pas le bonheur. N'est-ce pas le lot de tous les désirs humains ?

Non. Le but du désir, disait Fairbairn en critiquant Freud, n'est pas le plaisir mais la relation. La tare de l'hédonisme n'est pas d'être immoral mais d'être faux. Les briques dont est bâtie l'existence humaine sont les rapports avec les autres hommes. L'amour, l'affection, l'amitié, l'estime obtenue et accordée, une fois présents, ne cessent pas de nous rendre heureux. Les objets qui nous entourent sont moyens ou cache-misère, le but est dans les autres sujets que nous côtoyons au cours de notre existence et dans les gratifications qu'ils nous accordent. Une autre forme de la suprématie imméritée des moyens provient d'un des traits les plus attirants de la démocratie : sa foi dans les Lumières. Le sujet humain peut devenir autonome en apprenant et en s'éduquant, le savoir est libérateur. Or voici que surgit un cas de figure imprévu : la surabondance d'information.

Si je m'abonne au courrier électronique, des centaines de pages s'ajoutent quotidiennement dans mon ordinateur à sa « mémoire » (la mal-nommée, car ignorant la sélection) : quand pourrai-je les lire ? Dois-je me réjouir si le journal passe de vingt à quatre-vingts pages ? A l'âge des « autoroutes », le problème n'est pas d'obtenir plus d'information, mais d'en retenir moins : de choisir. Une information infinie égale une information nulle.

Extrait de *L'homme dépaycé*, Tzvetan Todorov

Tzvetan Todorov, directeur de recherche au CNRS, est né en Bulgarie et habite depuis 1963 en France. Il est l'auteur de nombreux ouvrages sur la littérature et la société, dont *Face à l'extrême*, *Éloge du quotidien* et *La vie commune*.

DIALOGUES LITTORAL 6

C'est la rencontre de deux auteurs de la région que nous vous convions cette fois pour une petite régalaie littéraire, théâtrale et dinatoire. Comme à l'habitude on y retrouvera Anne Conti et Brigitte Mounier qui s'immergeront dans l'univers drôlatique de Pierre Marchand et celui ô combien secret de Chantal Peugny. L'intermède musical sera assuré par une chorale de Dunkerque. Pierre Marchand, un drôle de paroissien que cet homme-là, beaucoup au bord de l'eau, dans son jardin aussi, plein de fleurs plutôt que de légumes - fèves et pommes de terre exceptées, car riches appâts pour brèmes et carpes -. Un pêcheur donc, mais qui, sous couvert d'histoires d'eau et de poissons, nous entraîne surtout sur cette autre rive du monde

où l'hameçon et le bouchon sont plutôt prétexte à taquiner le diable. (Il s'est fixé à Calais en 1953 où il fut principal du CES Jean Jaurès) Chantal Peugny, une grande « taieuse ». Secrète et silencieuse donc. « Hélas, ma plume parle plus fort que moi » dit-elle et poèmes, nouvelles, théâtres, romans, sortent sans cesse du fouteur bec de fer, ancêtre de la petite pomme multicolore connectée sur laser writer avec dictionnaire intégré pour nous offrir *La primitive* et autre *Clodomir Perturbet*. (Elle est actuellement conseillère en formation au CUEEP à l'université du Littoral).

Dialogues Littoral 6
mardi 11 février 1997 à 19h
dans la rotonde
du théâtre municipal



Photo François Van Heem

MORCEAUX CHOISIS

Extrait de *L'homme dépaycé*, Tzvetan Todorov

DROIT DE REGARD

Marina Cox illustre depuis plusieurs années notre plaquette de saison. Elle est photographe et c'est en tant qu'auteur et photographe que nous l'avons sollicitée pour encadrer un atelier photographique. Démarrée en 1996, cette expérience a réuni une quinzaine de jeunes et adultes venus d'horizons différents même si la majorité d'entre eux vit et habite le Beau-Marais. À l'opposé des stéréotypes habituels, ils offrent à notre regard des images d'une grande sincérité et d'une belle cohérence. Chacun des participants a semble-t-il trouvé son univers, son monde. Marina Cox peut être fière, fière pour eux, elle qui a su guider leurs pas, enseigner ce «je ne sais quoi et ce presque rien», fruit d'une exigence abrupte et d'une présence indéfectible, une main amie quoi !

Nous nous sommes entretenus avec Marina Cox à propos de cette expérience qu'elle vient de vivre avec quinze jeunes. Voici ce qu'elle nous dit :

Cette idée de résidence à Calais était une commande de la scène nationale, nous avions ici le désir de te confier un travail qui prenne place sur le terrain social, un travail d'ateliers avec des gens divers venus de tous les horizons. Comment as-tu reçu cette proposition ?

Ce qui m'a excitée, c'était de changer la nature des rapports que j'entretiens avec des gens que j'approche ou que je côtoie quand je les photographie. C'était d'avoir un projet avec eux, de sortir de mon rôle de «voyeuse». Mon engagement a des limites, imposées par ma pratique de photographe «qui ne fait que passer». Cet atelier était l'occasion de dépasser une de ces frontières, de m'arrêter et de faire

autre chose. J'avais donc très envie, mais aussi très peur : la photographie est une pratique éminemment solitaire, je n'avais pas d'expérience de l'échange... On courait donc tous un risque, et ce risque a peut-être également été un moteur.

Parle-nous de la manière dont tu as organisé le travail, comment le groupe s'est constitué ?

Dès lors que Le Channel annonçait l'organisation de ce stage, une liste d'inscriptions limitée à une vingtaine de candidats était ouverte à quiconque souhaitait y participer, sans autre exigence que d'avoir plus de 12 ans. C'est comme ça que Jilali et Sabrina ont côtoyé pendant quelques mois Chantal et Patricia... Il n'était pas question de mettre en place d'épreuves sélectives de recrutement. Quand on s'est rencontré pour la première fois à la maison Matisse, j'ai expliqué en quoi consisterait cet atelier

de photographie : un travail qui s'étalerait sur plusieurs mois, à l'intérieur duquel chacun s'engageait à n'explorer qu'un sujet, son sujet, choisi de préférence dans le quotidien, dans la proximité. Ce serait comme un contrat avec pour finalité le montage d'une expo. Après quoi, j'ai donné des pistes, projeté le travail de certains photographes, discuté des sujets possibles et distribué à chacun le même appareil et des films. Nous n'allions jamais faire de photographies ensemble, mais regarder les planches-contact des stagiaires chaque semaine et tirer les images sélectionnées à l'École d'Art. Pour, pas à pas, bâtir de petites histoires.

Quelle a été ta démarche, ta méthode pour appréhender les uns et les autres ?

Je n'avais pas de véritable méthode «pédagogique», je me suis adaptée aux circonstances tout au long. Pour que cette expérience soit une réussite, mon but consistait à ce que, au bout du compte, chacun développe un regard - son regard -, sa signature visuelle. C'est donc à cela que je me suis employée : avec des mots différents pour chacun, les pousser dans leurs retranchements, les aider à reconnaître ce qu'ils étaient seuls à pouvoir dire, à pouvoir montrer. C'est un travail qui s'est fait sur les planches-contact. En moyenne, ils faisaient deux films par semaine et il s'agissait alors d'en extraire la substance. Petit à petit, ils ont pu se passer de moi dans cet exercice de présélection, ils voyaient d'eux-mêmes ce qui liait leurs images...

Comment te situes-tu à l'intérieur de cette expérience ? Il s'agit d'une aventure qui est au bord du social, as-tu l'impression pour autant de te transformer en animatrice sociale ? Peut-être au bord du social, mais je ne suis en aucun cas une animatrice sociale. Je suis restée photographe à chaque instant. Ce sont mes préoccupations de photographe que j'ai essayé de transmettre et de faire valoir. C'est le plaisir que j'éprouve à produire des images, à les regarder, à les choisir et à les tirer que je voulais partager. Au-delà, j'espère avoir contribué à ce que le regard des uns et des autres se soit un peu affiné. Notre société nous bombarde d'images mais personne ne nous apprend à les regarder, à en parler ou à en faire... Seulement à les consommer. Ce phénomène pourrait

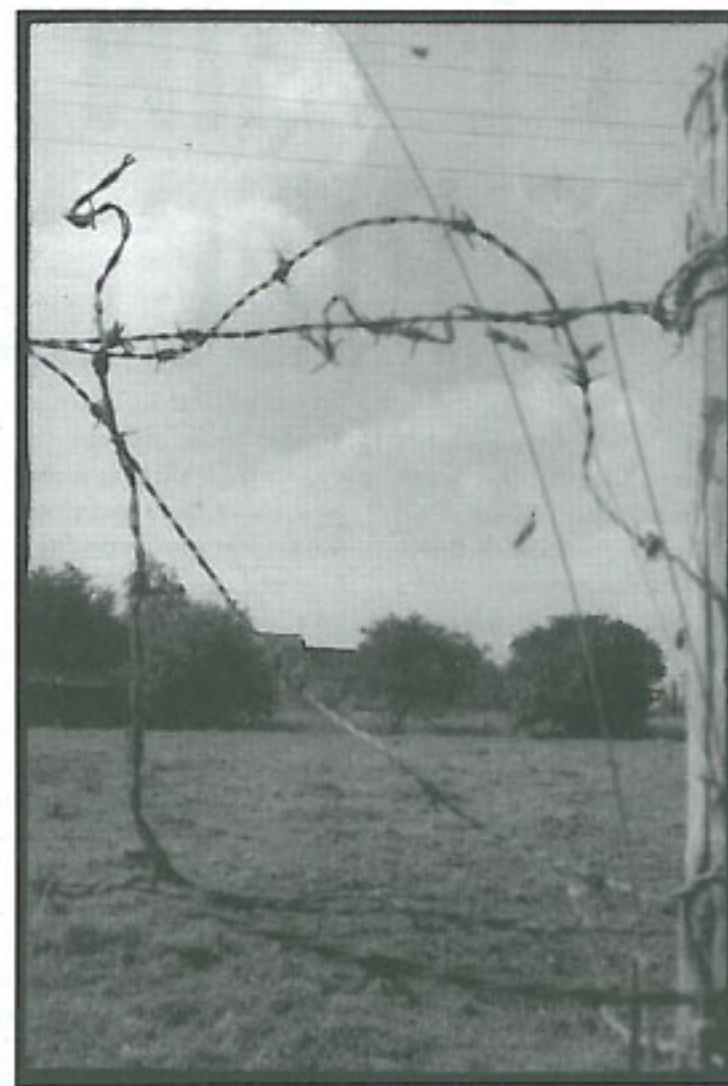


Photo Juliette Verhaeghe

mener à une nouvelle forme d'illettrisme, créer de nouvelles fractures...

En quoi cette expérience nourrit-elle ton propre parcours en tant que photographe, auteur ?

Cette expérience a confirmé certaines choses que je pense à propos de la photographie. Ses usages, ses fonctions, ses buts sont multiples. Elle est affaire de travail, d'apprentissage, mais aussi de spontanéité. Elle est un mode d'expression, au même titre que la musique, la peinture ou l'écriture. Même si nous ne sommes pas devenus des intimes, je connais évidemment un peu mieux aujourd'hui ces quinze stagiaires et, dans la plupart des cas, les images qu'ils ont retenues leur ressemblent vraiment. Là réside sans doute l'essentiel.

Droit de regard

Exposition des travaux de l'atelier photographique animé par Marina Cox réalisé dans le cadre du contrat de ville.

Vernissage

le vendredi 14 février 1997 à partir de 17h

Exposition

du 15 février au 16 mars 1997 à la galerie de l'ancienne poste

Photographies de

Jilali Adnane
Souad Adnane
Sophie Barbage
Régine Dequéker
Tarik Elommari
Chantal Fardoux
Karine Generowicz
Jimmy Gest
Tania Ghandouri
Rania Harrar
Fadéla Immouni
Patricia Rougeaux
Sabrina Toulotte
François Van Heems
Juliette Verhaeghe



Photo Jilali Adnane



Photo Chantal Fardoux

LE CHANNEL EN UN COUP D'ŒIL

Accueil et billetterie
au théâtre municipal,
place Albert 1^{er} à Calais.
Du mardi au vendredi
de 14h30 à 19h et le samedi
de 10h à 12h et de 14h à 19h.
Les soirs de spectacle,
la billetterie sera ouverte
de 14h jusqu'au début
de la représentation.

Administration
aux anciens abattoirs
au 173 bd Gambetta à Calais.
Les bureaux sont ouverts
du lundi au vendredi de 9h15
à 12h30 et de 14h à 18h.

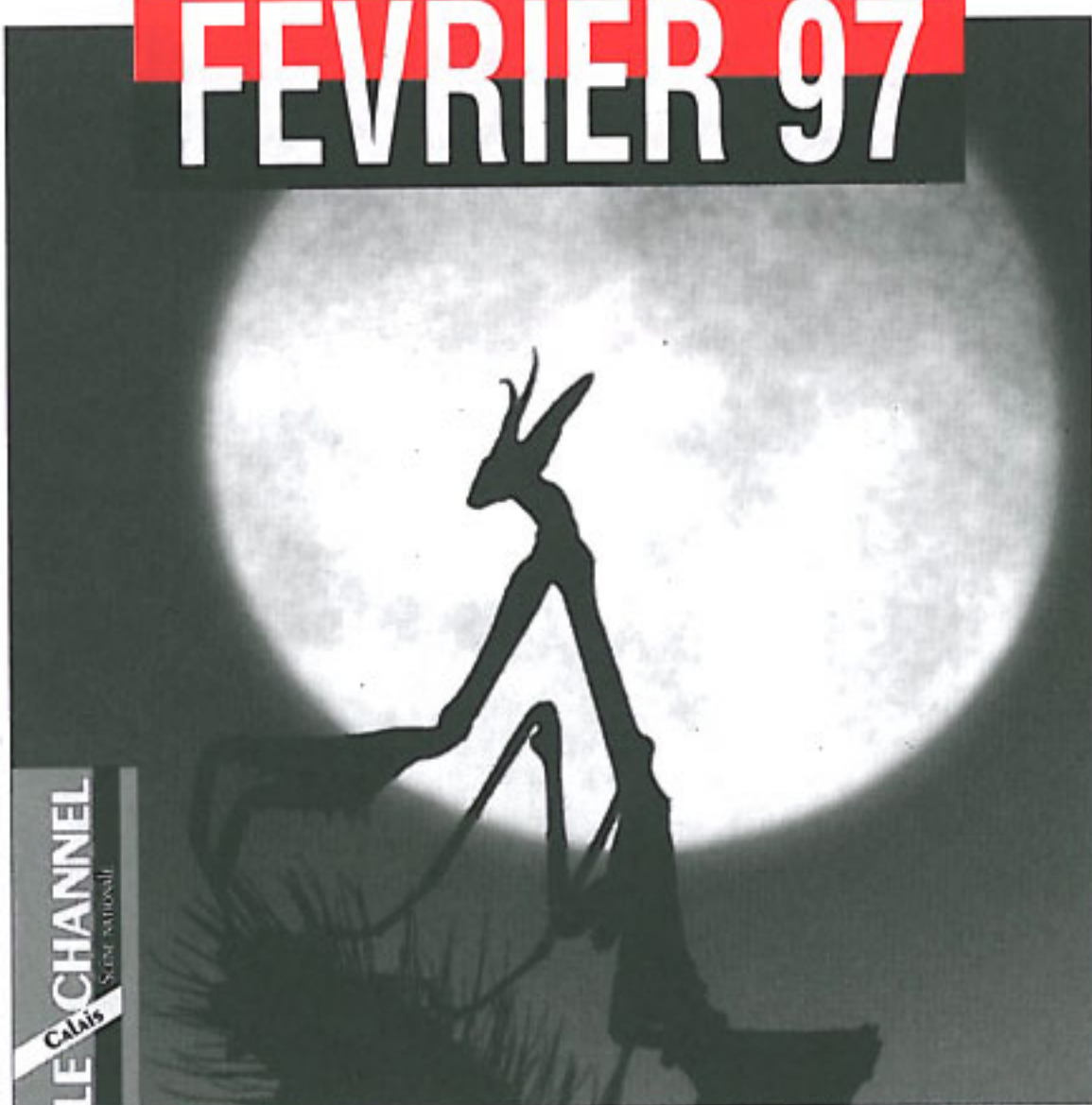
Galerie de l'ancienne poste
au 13 bd Gambetta à Calais.
Entrée libre.
Ouverte de 14h à 18h
tous les jours sauf le lundi.
Visites commentées
tous les samedis à 17h
et sur rendez-vous,
et animations scolaires
sur demande.

Cinéma Louis Daquin
au 43 rue du 11 novembre
à Calais.
Il projette ses films
à horaires réguliers
les samedis
à 15h, 18h et 21h;
les dimanches
à 15h, 17h30 et 20h30;
les lundis à 20h30.

Téléphones
Billetterie : 03 21 46 77 00
Administration : 03 21 46 77 10
Télécopie : 03 21 46 77 20
Programme : 03 21 46 77 30

FEVRIER 97

LE CHANNEL
Calais



Microcosmos de Claude Nuridsany et Marie Perennou

Au théâtre municipal

Au cinéma Louis Daquin

Samedi

Œdipe à Colone 20h30

1

15h Nos funérailles
18h For ever Mozart
21h Nos funérailles

Dimanche

2

15h For ever Mozart
17h30 Nos funérailles
20h30 For ever Mozart

Lundi

3

20h30 For ever Mozart

4 - 5

Jeudi

6

Ahmed philosophe 20h30

Vendredi

7

Ahmed philosophe 20h30

Samedi

8

Ahmed le subtil ou Scapin 84 20h30

15h Y aura t'il de la neige à Noël?
18h Mission Impossible
21h Y aura t'il de la neige à Noël?

Dimanche

9

15h Mission Impossible
17h30 Y aura t'il de la neige à Noël?
20h30 Mission Impossible

Lundi

10

20h30 Y aura t'il de la neige à Noël

Mardi

11

Dialogues Littoral 6 19h

12

Jeudi

13

17h30 Independence Day
20h30 Microcosmos

Vendredi

14

17h30 Microcosmos
20h30 Independence Day

Samedi

15

15h Microcosmos
18h Independence Day
21h Microcosmos

Dimanche

16

15h Independence Day
17h30 Microcosmos
20h30 Independence Day

Lundi

17

17h30 Independence Day
20h30 Microcosmos

18

Mercredi

19

15h Le Bossu de Notre Dame
20h30 La robe et l'effet qu'elle produit

Jeudi

20

15h Le Bossu de Notre Dame
20h30 La robe et l'effet qu'elle produit

Vendredi

21

15h Le Bossu de Notre Dame
20h30 La robe et l'effet qu'elle produit

Samedi

22

15h Le Bossu de Notre Dame
18h Le Bossu de Notre Dame
21h La robe et l'effet qu'elle produit

Dimanche

23

15h La robe et l'effet qu'elle produit
17h30 Le Bossu de Notre Dame
20h30 La robe et l'effet qu'elle produit

Lundi

24

15h Le Bossu de Notre Dame
20h30 La robe et l'effet qu'elle produit

25 - 26 - 27 - 28

À la galerie de l'ancienne poste

Frédéric Lefever et Thomas Demand, expositions jusqu'au 12 février 1997

Droit de regard, exposition du 15 février au 16 mars 1997

Vernissage le vendredi 14 février 1997 partir de 17h

Ouverte de 14h à 18h tous les jours sauf le lundi

au Louis / Daquin
CINEMA
43 rue du 11 novembre

LES COURTS DU MOIS

23 rue Francs Bourgeois
de Michel Such
Une robe d'été
de François Ozon
Les mammifères
de Roman Polanski
Vieja Pascuero
(une petite histoire de Noël)
de Jean-Baptiste Huber

ET BIENTÔT

Le Voleur de bicyclette
de Vittorio De Sica
week-end du 1^{er} au 3 mars 97
Espoir
de André Malraux
Un été à la Goulette
de Ferid Boughedir
Nénette et Boni
de Claire Denis
Last Highway
de David Lynch
Walk the Walk
de Robert Kramer



Nos funérailles

d' Abel Ferrara
Etats-Unis - 1996 - 1h39 -
V.O.S.T.F.
Avec Christopher Walken, Chris
Penn, Isabella Rossellini, Vincent
Gallo, Annabella Sciorra.

New York, années 30. Johnny
Tempio, fils cadet d'une famille
de mafiosi vient d'être tué.
Autour du cercueil sont réunis
les deux frères. Ray, l'aîné,
n'a qu'une idée en tête, trouver
l'assassin et le tuer. Chez,
le jeune frère est effondré.
Peu à peu, l'arrière-plan se
dessine: Johnny, généreux
et incontrôlable, était un fervent
soutien des syndicats. Tandis que
la veillée funéraire continue, Ray
prend la décision de s'attaquer à
Spogli, mettant en mouvement
les événements qui verront la fin
de la famille Tempio...
«...Voilà un cinéaste qui de film
en film s'aventure un peu plus
loin dans les arcanes du monde,
éclairé agile dans les tunnels
de nos consciences tiraillées,

voilà un film qui nous démolit et
nous renforce.»
Libération

Samedi 1^{er} fév. 97 à 15h et 21h
Dimanche 2 fév. 97 à 17h30

For ever Mozart

de Jean-Luc Godard
France - Suisse - 1996 - 1h20
Avec Madeleine Assas,
Bérangère Allaux, Chalya Lacroix,
Vicky Messica, Frédéric Pierrot.

«For ever Mozart inscrit dans
son temps de perception trois
motifs bien distincts: l'aventure
d'un petit groupe d'acteurs
de théâtre, parti jouer Musset
dans l'ex-Yougoslavie en guerre,
la guerre elle-même qui détruit
et sépare et empêche toute
représentation, et enfin le
tournage d'un film nommé
Le Boléro fatal. Plus une
conclusion autour de Mozart.
For ever Mozart me faisait penser
à John Ford avant même que
le nom en soit prononcé ou que
le cinéaste soit au bord
d'apparaître en fantôme appelé
par le vent dans la troisième
partie. Car outre cette splendeur
plastique, reposant sur des
cadres qui joignent le dehors
et le dedans et une sorte
d'ivresse de lumière plus vraie
que nature, le film est également
fordien en ce qu'il procède
par grands blocs.
Godard est romantique en ce
qu'il établit une relation forcenée

avec les extrêmes et avec
l'absolu: le chaos de la guerre
et l'effort de mise en forme
du chaos par l'œuvre d'art (d'où
son rapport étroit avec Malraux);
et il est moderne en ce que,
au lieu de s'exalter lui-même
en les exaltant, il s'acharne à en
comprendre et à en présenter
les mécanismes (là où, merci
Dieu, il s'écarte de Malraux).
En effet les romantiques
deviennent des modernes dès
lors qu'ils entreprennent l'ingrat
travail d'ouvrir un chemin
critique.»
Jean-Claude Biette

Samedi 1^{er} fév. 97 à 18h
Dimanche 2 fév. 97 à 15h
et 20h30
Lundi 3 fév. 97 à 20h30



Y aura t'il de la neige à Noël?

de Sandrine Veysset
France - 1996 - 1h30
Avec Dominique Reymond,
Daniel Duval, Jessica Martinez,
Alexandre Roger...

La campagne, dans le Sud de
la France. Une femme vit à la
ferme avec ses sept enfants.
Son amant, père de ses enfants,
est un agriculteur, déjà marié.
Il les a installés là, sur son lieu
de travail. Dans des conditions
de vie assez dures, sans confort,
cette femme courageuse et sa
progéniture sont confrontées
à cet homme frustré et brutal.
Une situation difficile où les
différents rôles de pères, amants,
patron, ouvriers, mère, enfants
se mélangent. Dans le chaos,
la mère est au centre de tous.
De l'amour maternel considéré
comme un des beaux-arts.
«Je voulais que cela soit à la fois
réaliste et onirique par rapport
aux enfants. L'idée du conte
était très présente à mon esprit.
Je voulais qu'on soit dans
l'univers des enfants qui
s'échappent de la vie courante.
Le fait qu'il y ait sept enfants,
par exemple, était lié au conte
(...) Cette histoire n'aurait pas pu
se passer ailleurs qu'à la
campagne. J'avais besoin de
parler de quelque chose que
je connais bien, que j'aime,
pas une vision stéréotypée
de la campagne, avec de belles
images style carte postale.
Les saisons sont beaucoup plus
perceptibles à la campagne,
les éléments aussi...»
Sandrine Veysset

Samedi 8 fév. 97 à 15h et 21h
Dimanche 9 fév. 97 à 17h30
Lundi 10 fév. 97 à 20h30



Mission Impossible

de Brian De Palma
Etats-Unis - 1996 - 1h50 -
V.O.S.T.F.
Avec Tom Cruise, John Voight,
Emmanuelle Béart, Jean Reno,
Kristin Scott-Thomas...

Après avoir brillamment conclu
une délicate opération de
contre-espionnage à Kiev, Ethan
Hunt et ses amis gagnent Prague
pour y recevoir les ordres de leur
chef, Jim Phelps. Une nouvelle
«mission impossible» attend
ces virtuoses de la manipulation
et du bluff, ces maîtres dans l'art
du déguisement et de la
mascarade, ces techniciens hors
pair qui mènent depuis des
années une guerre acharnée
aux grands trafiquants, criminels,
dictateurs et autres ennemis
du monde libre. Il s'agira,
cette fois, d'infiltrer une soirée
à l'ambassade américaine pour y
appréhender l'espion Alexandre
Golitsyn, quelques instants après
que celui-ci ait dérobé une
disquette contenant la liste

secrète des agents américains
en Europe Centrale.
La mission commanditée par
l'agent de la CIA Kittridge,
sera coordonnée par Jim, dont la
jeune et séduisante épouse,
Claire, se joindra à Ethan et
ses aides, l'Anglaise Sarah,
la Tchèque Hannah et le génial
bricoleur Jack.

Samedi 8 fév. 97 à 18h
Dimanche 9 fév. 97 à 15h et 20h30



Independence Day

de Roland Emmerich
Etats-Unis - 1996 - 2h20 -
V.O.S.T.F.
Avec Will Smith, Bill Pullman, Jeff
Goldblum, Mary McDonnell...

Un jour d'été tout à fait
ordinaire... Tout d'un coup,
sans avertissement, des ombres
gigantesques recouvrent la Terre...
D'étranges et menaçants
phénomènes atmosphériques
surviennent aux quatre coins

du globe. Partout, les habitants
de la planète regardent le ciel,
incrédulés...
Désormais, nous savons que
nous ne sommes pas seuls dans
l'univers. Il a fallu quelques
minutes pour bouleverser
nos vies à jamais.
L'avenir de la planète et la survie
de l'humanité sont en jeu!
Le Jour de l'Indépendance va
prendre un sens nouveau et
dramatique: il ne commémorera
plus la fête nationale américaine
mais le jour où toute la planète
s'est défendue... Le jour où nous
fêterons notre indépendance!
Le Jour de la Riposte!

Jeudi 13 fév. 97 à 17h30
Vendredi 14 fév. 97 à 20h30
Samedi 15 fév. 97 à 18h
Dimanche 16 fév. 97 15h et 20h30
Lundi 17 fév. 97 à 17h30

Microcosmos

de Claude Nuridsany
et Marie Perrenou
France - 1996 - 1h15

Une heure quinze sur une planète
inconnue: la Terre redécouverte
à l'échelle du centimètre.
Ses habitants: des créatures
fantastiques, les insectes et autres
animaux de l'herbe et de l'eau.
Ses paysages: forêts impénétrables
de touffes d'herbe, gouttes de
rosée grosses comme des ballons...
Baigné dans une lumière irréelle,
entouré de sons inconnus,
le spectateur découvre un monde

parallèle où jouent des lois
physiques nouvelles: un pays où
les animaux savent marcher sur
l'eau, déambuler tête en bas,
ou tomber sans dommage de
cent fois leur hauteur, freinés par
la seule résistance de l'air. Ces
aventures dans le micro-monde
sont ponctuées de retours à une
échelle très large (paysages, vues
aériennes de nuages, d'orage...),
voire cosmique (le soleil, la lune,
les étoiles). Ces va-et-vient entre
les deux infinis rendent sensible
la relativité de chaque monde.
Ce voyage initiatique est mené
de «l'intérieur», en projetant
le spectateur au cœur de l'action.
En lui faisant oublier, l'espace
d'un film, sa condition d'homme
pour pénétrer dans une réalité
émouvante ordinairement
inaccessible.
Un an de préparation, trois
années de tournage, six mois de
montage, sonorisation, mixage,
pour le plus insolite des grands
spectacles cinématographiques.
Il s'agit moins d'un documentaire
que d'une «fiction culturelle»,
qui transporte les spectateurs
dans un univers très proche et
pourtant insoupçonnable.
Au cœur d'une simple prairie,
le film s'ouvre à des immensités
plongées où toutes les aventures
sont imaginables.

Jeudi 13 fév. 97 à 20h30
Vendredi 14 fév. 97 à 17h30
Samedi 15 fév. 97 à 15h et 21h
Dimanche 16 fév. 97 17h30
Lundi 17 fév. 97 à 20h30



Le Bossu de Notre Dame

Studios Walt Disney
de Gary Trousdale et Kirk Wise
Etats-Unis - 1996 - 1h30 - V.F.

Paris, An de Grâce 1482.
Les cloches de la majestueuse
cathédrale Notre Dame rythment
la vie de la cité. Le sonneur est
un jeune homme mystérieux,
contrefait, qui vit reclus dans
le clocher et dont on ne connaît
que le nom: Quasimodo.
Il vit là depuis son plus jeune
âge, enfermé par le puissant
juge Frolo, son maître.
Quasimodo ignore que dans
sa haine destructrice envers
les bohémiens, le cruel Frolo a
fait de lui un orphelin et s'est
trouvé contraint de l'élever pour
expier sa faute. Avec pour seule
compagnie ses trois amis
les gargouilles La Rocaille,
La Muraille et La Volière,
Quasimodo ne rêve que d'une
chose: pouvoir vivre libre,
au milieu de tous ceux qu'il
observe depuis si longtemps.

Le jour de la Fête des Fous,
Quasimodo, désobéissant
à Frolo, se mêle au peuple venu
célébrer la nouvelle année.
Mais lorsqu'il est reconnu,
les choses tournent mal,
et seule une jeune bohémienne,
Esmeralda, se porte à son secours.

Mercredi 19 fév. 97 à 15h
Jeudi 20 fév. 97 à 15h
Vendredi 21 fév. 97 à 15h
Samedi 22 fév. 97 à 15h et 18h
Dimanche 23 fév. 97 17h30
Lundi 24 fév. 97 à 15h



**La robe
et l'effet qu'elle produit sur
les femmes qui la portent et
les hommes qui la regardent**
de Alex Van Warmerdam
Pays Bas - 1996 - 1h43 -
V.O.S.T.F.
Avec Henri Garcin, Ingeborg
Elzevier, Ariane Schluter, Olga
Zuiderhoek, Alex Van Warmerdam

D'abord, il y a le tissu: un motif
de feuilles bleues, que le chef
d'une entreprise de textile
choisit, malgré l'avis de son
conseiller artistique. Ensuite,
il y a le couturier, un homme
à la sexualité déviante...
Enfin, il y a la robe, en vente
dans une boutique. La première
femme qui porte cette robe est
plutôt âgée. Cette robe éveille
en elle d'étranges désirs, qui lui
seront fatals... Le vent emporte
alors la robe jusque chez
Johanna...
On retrouve, dans le troisième
long métrage d'Alex Van
Warmerdam, ces personnages
étranges qui passent de la
normalité à l'obsession,
ce mélange de banalité et
de surréalisme, ce glissement
surprenant du concret vers
le fantastique. Mélanges et
glissements opérés avec
un humour qui n'exclut pas
la profondeur: tout part de la
création d'un motif décoratif
qui se révèle dangereux pour
celui qui l'approche, suscite
des obsessions subites, des désirs
fous... Le geste de la création
n'est pas innocent, il peut
réveiller des pulsions enfouies...
Attention à vous!
Mercredi 19 fév. 97 à 20h30
Jeudi 20 fév. 97 à 20h30
Vendredi 21 fév. 97 à 20h30
Samedi 22 fév. 97 à 21h
Dimanche 23 fév. 97 15h et
20h30
Lundi 24 fév. 97 à 20h30